

« clémence. Vous savez où le pardon s'épuise, où la vengeance  
 « doit éclater ; je sais seulement que vous êtes juste. Soumis et  
 « tremblant, j'adore vos décrets ; mais vous ordonnez qu'on vous  
 « prie, et ce n'est pas votre vengeance que j'appelle, ô mon Dieu !  
 « Eclaircissez ces cœurs ignorants ; apprenez-leur à ne pas désespérer,  
 « à ne pas se croire avancés dans le crime plus loin que ne peuvent  
 « aller vos miséricordes. Faites pour tous ce que vous avez fait  
 « pour moi. »

\*  
 \*\*

M. Louis d'Estampes publie dans *l'Union* trois lettres qui lui ont été communiquées et qu'il accompagne d'un commentaire que nous produisons intégralement :

L'opinion, plus juste pour les morts que pour les vivants, a rendu à Veillot un magnifique hommage. De tous les côtés sont venus les témoignages de la sympathie et de l'admiration du monde chrétien ; l'œuvre religieuse, politique et littéraire de ce maître, justifie les enthousiasmes des amis, le respect des adversaires, les regrets des catholiques.

Ce n'est ni du grand catholique, ni de l'écrivain, dont la place est marquée parmi les classiques du siècle, que nous voulons nous occuper aujourd'hui ; ce devoir à déjà été rempli. Mais nous allons montrer à nos lecteurs Veillot intime, et, à beaucoup d'entre eux peut-être, Veillot inconnu.

On a dit que l'impitoyable polémiste sacrifiait les droits du cœur aux rancunes de l'esprit. Ce n'est certes pas à propos de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre qu'il convient de rappeler le proverbe : « Le style, c'est l'homme, » car le journaliste qui passa sa vie dans des luttes acerbées était, hors du combat, d'une mansuétude touchante et d'une charmante bonhomie.

Une gracieuse communication a mis à notre disposition des lettres écrites par Louis Veillot, dans le laisser-aller d'une douce familiarité, à un homme dont le nom est resté entouré dans les Vosges de la sympathique estime due à un poète aimable, membre de l'Académie de Stanislas, et que sa modestie seule empêcha de jouer un rôle politique dans son pays. M. Désiré Carrière partagea avec Edouard Turquety, mort comme lui dans la force de l'âge et avant d'avoir pu donner tout ce que promettait son talent, le mérite d'être le vrai poète chrétien de la première moitié du dix-neuvième siècle.

En 1846, il envoyait à *l'Univers* des satires, Louis Veillot le